

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 février 1888

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

Mes yeux ne valent pas les vôtres, monsieur le baron... cependant, il me semble... vous me faites frémir... grand Dieu! si c'était...

—Nous allons le savoir à l'instant... continua Lascars.

Le gentilhomme allongea le pas et franchit la distance qui le séparait de l'objet signalé par lui. Au moment de l'atteindre il se retourna vers madame Audouin qui, malgré ses efforts, ne parvenait point à le suivre, et il lui cria :

—Je ne me trompais pas, c'est elle!... venez, chère madame, venez vite.

—Dieu puissant! balbutia la bonne dame, écrasée de douleur et d'épouvante, en élevant ses mains vers le ciel et en s'agenouillant à côté de la jeune fille; Dieu puissant! qu'est-il arrivé!... elle est sans connaissance!

—Ce qui est arrivé! répondit brusquement Lascars, elle seule pourra nous l'apprendre, le plus pressant est de la ranimer.

—Mais comment?...

—Asseyez-vous... appuyez sur vos genoux la tête de Pauline. Je vais descendre la berge et rapporter de l'eau.

Lascars, joignant l'action aux paroles, disparut sur le talus rapide de la rive et revint au bout d'une seconde avec son mouchoir tout ruisselant.

Pauline ouvrit les yeux, son regard, en rencontrant les visages inquiets du baron et de madame Audouin penchés sur elle, n'exprima pas le moindre étonnement, et même un sourire mélancolique se dessina sur ses lèvres.

—Heureusement vous êtes venus, mes amis... dit-elle d'une voix très faible et néanmoins distincte, oui, heureusement, car vous voyez, je ne pouvais pas revenir.

—Mon Dieu... mon Dieu, chère Pauline, enfant cruelle, s'écria madame Audouin en couvrant de baisers le front pâle de la jeune fille, que tu nous as fait peur!... ah! méchante fille, je te déteste!

—Eh bien! maintenant, te voilà rassurée, n'est-ce pas?... demanda l'orpheline avec un nouveau sourire, tu dois te remettre à m'aimer...

—Pas encore tout à fait... répondit madame Audouin, nous voudrions savoir, d'abord, monsieur le baron et moi...

Elle s'interrompit.

—Vous voudriez entendre de ma bouche le récit de ma folie? acheva Pauline.

—C'est donc une folie?...

—Oui, c'en est une... je ne demande pas mieux que d'en convenir...

—Ah! chère bien-aimée, dit Lascars, cette folie, j'en suis sûr d'avance, est douce et innocente comme vous.

—Vous allez en juger... ce matin j'étais triste, ma bonne Audouin sait pourquoi.

—Oui... oui... dit vivement la gouvernante, tristesse d'enfant, monsieur le baron. Elle avait fait de mauvais rêves...

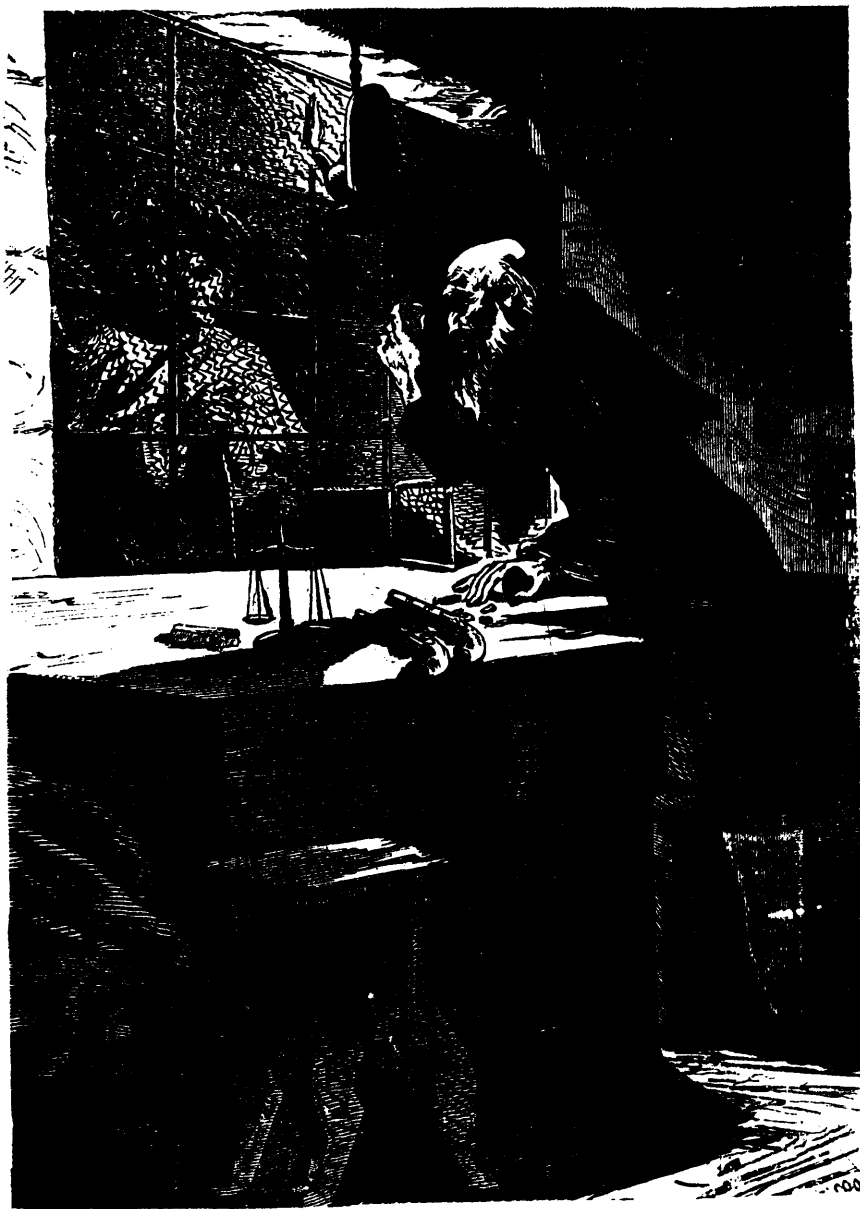
—Comme je ne pouvais chasser cette tristesse, reprit la jeune fille, je sentis le besoin de prier Dieu... je sortis sans prévenir ma bonne Audouin qui aurait trouvé une foule de raisons excellentes pour me retenir, et je m'en allai droit à l'église de Bougival. En revenant, je me suis sentie prise tout à coup d'une grande faiblesse, j'ai perdu connaissance et je vous ai, paraît-il, inquiétés beaucoup sans le vouloir. Vous en savez maintenant aussi long que moi-même... Me pardonnez-vous?

—Vous le voyez, moi, j'étais bien certaine que Pauline ne pouvait rien faire de mal, et que tout s'expliquerait à sa louange.

—Vous sentez-vous mieux, chère Pauline?

—Je me sens même tout à fait bien, répondit l'orpheline, et je crois que dès à présent je pourrai marcher, en m'appuyant un peu sur vous.

—Voulez-vous essayer?



Salomon pressa le ressort, examina les boucles d'oreilles et les bagues et fit une grimace expressive.—P. 61, col 3.

Pauline à l'instant se souleva, et, bien que faible encore et chancelante, elle parvint sans trop de peine, grâce au bras de Lascars, à regagner la petite maison. A peine arrivée, elle fut la première à parler de la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain, et, tandis qu'elle en parlait, aucune ombre de tristesse ne se montrait sur son fier et charmant visage. Un grand changement venait de se faire en elle, un soudain coup de tonnerre avait dispersé les illusions vaines conservées par elle jusqu'à ce jour, et ravivées la nuit précédente par un rêve auquel elle ne pouvait plus ajouter foi. Maintenant qu'elle avait revu le gentilhomme inconnu de la nuit du 30 mai, maintenant qu'elle le croyait marié, par conséquent perdu pour elle, elle se sentait forte contre un souvenir qui devenait coupable, contre un amour qui se changeait en crime, et librement, d'un cœur assuré, d'une volonté ferme, elle cherchait

dans son mariage avec Lascars, sinon le bonheur, du moins un refuge et le repos.

LXI

Il y a quelques années, la route de Paris à Saint-Germain côtoyait pendant plus de deux kilomètres, avant d'arriver aux premières maisons du village de Port-Marly, une longue muraille mal entretenue, et passait devant une grille d'aspect monumental dont les pilastres offraient encore le cachet du grand siècle, malgré la mousse et les lichens qui les rongeaient de toutes parts. L'habitation avait été construite par Mansard, les jardins dessinés par Lenôtre. Partout les charmilles taillées correctement s'alignaient avec une régularité grandiose en des perspectives infinies... Ce délicieux séjour était la propriété du marquis de Nolay, très riche et très vieux garçon, oncle maternel de Tancrède d'Hérouville. Au moment où Roland de Lascars ourdissait, au Moulin-Rouge, la trame dont son mariage avec Pauline Talbot

devait être le résultat, M. de Nolay se laissait mourir, léguant à Tancrède sa fortune entière, dont le château de Marly faisait partie. La présence du marquis d'Hérouville sur la route de Saint-Germain à Paris, à l'heure où Pauline, quittant l'église de Bougival, retournait au Bas-Prunet, n'était en aucune façon due au hasard. Tancrède, après avoir passé deux jours à visiter en détail son nouveau domaine avec sa sœur, la duchesse de Randan, reprenait, dans le carrosse de cette dernière, le chemin de la grande ville. Ni le frère ni la sœur, qu'une conversation intéressante absorbait, n'avaient aperçu la jeune fille au passage.

—Tancrède, disait la duchesse, tu portes l'un des plus beaux noms de France.

—Certes, ma sœur, et j'en suis fier! répondait le marquis, et, s'il plaît à Dieu, je ne laisserai pas ce beau nom s'amoinrir en moi!...

—Tu possèdes une fortune immense, qui vient de s'augmenter encore de plus de cent mille livres de rentes...

—Je suis riche, c'est vrai, très riche, trop riche même! Je souffre parfois de voir s'entasser en mes mains autant d'or inutile...

—Tu as trente ans passés, reprit la duchesse.

—Tu pourrais même dire trente et un, chère sœur, car ma trente et unième année est accomplie depuis huit jours... Pourquoi me rappelles-tu tout cela?

—Pour en arriver à te demander si ton nom, ta fortune et ton âge ne te disent point parfois avec éloquence que tu as un grand devoir à remplir envers ta race et envers le monde, et qu'il ne faut pas différer plus longtemps!...

—Un grand devoir, dis-tu... lequel?...

—Celui de te marier, tandis que tu es dans toute ta jeunesse et dans toute ta force, pour voir grandir de toi de dignes héritiers de ton nom et de ta fortune!...

—Me marier... répéta-t-il, je sais bien que c'est ton rêve, chère sœur... mais il faut te résigner à attendre encore, ce rêve ne se réalisera pas maintenant...

—Pourquoi?

—Tu sais, reprit la duchesse, que les familles les plus illustres seraient heureuses et fières de ton alliance... Tu sais combien d'ouvertures m'ont été faites directement et indirectement à ce sujet, tu peux choisir parmi toutes les nobles et belles